

Acte II. Janvier 2021

Un jour, un train.

Dans un train, vous êtes assis en face d'un passager, d'une passagère profondément endormi(e). Vous imaginez son histoire. Racontez.

A cette époque, j'étais professeur stagiaire et je faisais une année d'apprentissage à Bordeaux ; à la suite d'une erreur de ma part, j'avais demandé à exercer mon métier dans le Sud-Ouest, persuadé qu'il s'agissait d'une affectation définitive alors qu'elle n'était que provisoire. Depuis la rentrée des classes, Je me voyais donc contraint de partir chaque lundi à 6 heures de la gare Montparnasse vers Bordeaux et de revenir, tel un navigateur au long cours, le vendredi après-midi de la gare Saint-Jean vers Paris.

J'aimais ce retour qui me rapprochait des miens mais il avait aussi un cachet particulier. On y trouvait tous ceux qui s'expatriaient vers Bordeaux pour y travailler et quelques cadres égarés, quelques élus au costume à rayures, c'était, ça reste, l'uniforme du microcosme politique, mais aussi les élèves majeurs des grandes écoles décentralisées à Bordeaux en particulier, les élèves de l'école de la magistrature, revenant vers leurs pénates le week-end.

Tout ce beau monde se retrouvait, impatient, dans une cohue joyeuse le vendredi après – midi, sous la verrière vitrée de la gare à l'approche du train.

En général, je me servais des cinq heures du retour pour corriger les copies des sujets donnés – un rite scolaire de fin de semaine - à mes élèves le matin. 35 élèves = 35 copies x par 4, cinq ou 8 pages bien tassées pour les plus diserts, cela me permettait d'effacer l'ennui, né de la viduité d'un après-midi dans le train. Au moment de m'installer dans le wagon, il s'agissait, permettez-moi d'être précis, étant petit-fils de cheminot ( ! ), d'une voiture Corail,

de bien se placer comme au théâtre. J'avisais toujours le centre du wagon où quatre fauteuils se faisaient, face de part et d'autre d'une table qui permettait commodément d'étaler son journal ou ses copies. Il fallait faire vite à la montée dans le train. Comme chaque vendredi, le train était complet, chaque fauteuil était donc occupé. Ayant squatté la fenêtre, disposé mes feuilles, je relevais la tête comme, par réflexe, pour jauger mes compagnons éphémères de voyage dont le calme et la correction était le gage d'un voyage sans inconvénients. A ma droite, face à face, un couple de retraités dont on pouvait craindre que leur surdité ne les fit échanger à haute voix mais qui, par bonheur, s'assoupirent dès les premiers cadencements des essieux sur la voie. Devant moi, avec le regard lointain qui sied à une personne ne souhaitant donner prise à aucun contact, fut-il visuel, une jeune femme. Très vite, je me mis au travail, glissant cependant à dessein, comme un métronome, un regard furtif vers la jeune personne. Certes j'étais lié à mon travail et d'un point de vue personnel déjà pris. Toutefois, j'ai toujours été fascine  par le regard, pas n'importe quel regard, celui qui porte sur le visage et ses composantes, les yeux, la bouche, les cheveux, tout me fascinait dans ce qu'il compose. Dans la rue, dans un bus, le métro ou le train, je suis au musée, j'observe discrètement, car j'ai bien conscience qu'un regard trop appuyé peut être mal interprété et donner lieu à une réaction agressive. Tous les visages trouvent grâce à mes yeux, du visage si pur et si mobile de l'enfant, de celui us  par la vie d'une vieille personne à celui des femmes. Cela me rappelle le propos d'une dame d'un certain âge à son amie plus jeune sur le coin d'un zinc : « Tu verras – lui disait-elle, à cinquante ans, on ne nous regarde plus. Une remarque qu'à l'époque, je trouvais saugrenue car je ne la comprenais pas du haut de mes trente ans.  tait-ce une trace laissée par la jeunesse, ma personnalité ( ?), j'ai toujours « regard  ».

Et cette jeune femme avait quelque chose d'indéfinissable et de remarquable. Était-ce la ligne tout en courbes esquissées du visage, le grain de la peau, elle n'était pas ou peu maquillée, la clarté du regard avec des yeux bleus comme deux lacs de montagne, la bouche délicatement ourlé. Je ne sais. Elle semblait échappée d'une œuvre de Raphaël, « Portrait de femme » (?), avec une légère touche de maturité. Au bout de quelques minutes, elle reçut sur son portable un coup de fil, ses lèvres se pincèrent, une attitude contrariée envahit son visage, un importun qui souhaitait une rencontre, peut-être renouer. Sa chance était passée. Elle semblait lasse de cette conversation, au bout de quelques secondes, elle coupa court et, comme si l'effort avait été démesuré, désœuvrée, elle s'endormit.

Avez-vous déjà vu une personne endormie ? À part les enfants, la plupart du temps, l'attitude de l'endormi (e) est ridicule, la tête en arrière, les narines dilatées par le flux d'air, voire un filet de bave au coin de la bouche comme les bébés. Or même endormie, la jeune femme laissait transparaître la grâce, une grâce toute florentine. Repoussant mes copies, désormais libre de l'observer, je me pris à rêver.

Son sac, d'où s'échappait un cours de droit, le port de sa tête me donnait à penser qu'il s'agissait d'une future magistrate, de celle qui serait juge à Amiens ou à Bobigny. Curieusement, je l'imaginais rétrospectivement petite-fille à bicyclette, l'été, sur un chemin de campagne, la tête dépassant à peine des blés mûrs. Adolescente, se retournant en riant d'un propos charmeur d'un de ses condisciples. Sagement assise sur les bancs d'un ampli, concentrée sur le propos d'un professeur de droit. De ce visage, de ce corps apaisés, s'échappait de la grâce, de la beauté, une élégance dont je m'en repaissais profitant de son sommeil, puisant dans les images qu'elle me livrait bien malgré elle, comme un égaré en plein désert découvrant la source d'une oasis.

Moi-même, je m'étais finalement assoupi, peut être perdu dans des rêves que la décence m'aurait interdit de raconter, nous avons pendant quelques minutes dormi ou rêvé l'amble. Avais-je partagé ses rêves ? Alors que le train à l'arrêt déchargeait sa cohorte de passagers pressés, je pensais en voyant sa silhouette fine progressivement disparaître dans la foule à la chanson de Brassens : « les passantes » et me revinrent ces vers :

« Je veux dédier ce poème

A toutes les femmes qu'on aime

Pendant quelques instants secrets

A celles qu'on connaît à peine...

Qu'un destin différent entraîne

Et qu'on ne retrouve jamais

A la compagne de voyage

Dont les yeux, charmant paysage

Font paraître court le chemin

Qu'on est seul à comprendre

Et qu'on laisse pourtant descendre sans avoir effleuré la main »

J. Millié